
La prédication en langues vernaculaires

Dès que les jeunes langues romanes se furent suffisamment différenciées du latin dont elles dérivait pour que celui-ci ne fût plus compréhensible sans apprentissage, c'est-à-dire probablement dès le VIII^e siècle, prêcher en langue vulgaire devint pour l'Eglise une nécessité pastorale évidente. Cette prédication, seule forme, ou peu s'en faut, de la catéchèse des laïcs, était en même temps pour eux une voie d'accès à la Bible, puisque les sermons au peuple sont le plus souvent des sermons du temps et des saints, fondés sur la paraphrase et le commentaire des lectures du jour. Elle était même la seule voie d'accès qui leur fût ouverte, puisque les traductions de l'Écriture sainte dans les langues vernaculaires romanes apparaîtront assez tardivement, connaîtront longtemps une extension limitée et une diffusion prudente, et seront, bien entendu, réservées à ceux qui savent lire. En outre, elle pouvait servir au développement des langues nouvelles dont elle faisait son véhicule, puiser dans les ressources de leur littérature naissante ou au contraire l'influencer, faire preuve de qualités d'imagination et d'adaptation pour transmettre à des laïcs, dans la langue de la culture profane et, sinon populaire, du moins non officielle, un enseignement confiné sans elle dans le monde clérical et latin. Pour toutes ces raisons, la prédication en langue vernaculaire paraît un élément essentiel de la culture et de la spiritualité médiévales.

Pourtant, les traces qui nous en sont parvenues sont à bien des égards décevantes. Elles le sont tout d'abord par leur caractère ténu. Si les sermons latins, pour la période comprise entre 950, date approxi-

mative du premier sermon français, et la fin du XIII^e siècle se comptent par milliers, il nous reste, pour la même période, moins de mille sermons en langue romane. Il n'est en réalité guère étonnant que les homélies dominicales des humbles desservants de paroisses n'aient pas été conservées. Quant aux sermons des grands personnages, ils étaient traduits et transcrits en latin, même quand ils avaient été prononcés en langue vulgaire, comme en témoignent explicitement les manuscrits et comme le montrent les sermons macaroniques, à commencer par les sermons universitaires parisiens. Ce n'est qu'à partir du XIV^e et surtout du XV^e siècle que les grands noms de la chaire ne dédaigneront pas de voir leurs œuvres oratoires publiées en français. Mais si, à l'époque précédente, la règle est la conservation des sermons en latin, le paradoxe n'est pas dès lors que les sermons en langue vernaculaire nous soient parvenus en si petit nombre. Il est au contraire que quelques-uns d'entre eux nous soient parvenus. Il faut donc se demander pourquoi et dans quelles conditions la langue vulgaire a été jugée digne d'assurer la conservation écrite de quelques sermons, et pourquoi de ceux-là et non pas de tous les autres. Quels étaient ces clercs qui écrivaient en langue vulgaire et quels étaient ces lecteurs, ces lettrés, intéressés aux textes cléricaux, mais qui les lisaient dans la langue du peuple ? Quelle est la spécificité de nature et de destination des sermons conservés en langue vulgaire ? Comment ont-ils été élaborés et transmis ? Ces questions posent celles, plus générales, de la promotion de la langue vulgaire et de la diffusion, de la *vulgarisation* très précisément, de la culture cléricale. Mais les réponses qui y seront apportées feront apparaître que la nature même des sermons en langue vulgaire conservés par écrit leur confère, au moins jusqu'au XIV^e siècle, une pauvreté et une sécheresse plus décevantes encore que leur petit nombre. A de rares exceptions près, on y chercherait en vain un reflet précis ou pittoresque de la vie spirituelle et de la vie tout court du peuple chrétien.

Toutes ces remarques valent essentiellement pour la prédication dans les pays romans. Dans les pays germaniques, en effet, elle a bénéficié de l'essor plus précoce des langues vernaculaires, qui, n'étant pas filles du latin, ont été plus tôt écrites et cultivées pour elles-mêmes. Aussi bien, la distance même qui sépare ces langues du latin a imposé plus tôt que dans la *Romania* de traduire les textes sacrés et édifiants à l'usage des fidèles. Pour les pays anglo-saxons, par exemple, l'activité dans ce domaine de Bède le Vénérable dès la fin du VII^e et le début du VIII^e siècle est significative.